Document generated on 08/06/2025 11:16 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Roman et récit

Isabelle Beaulieu, Marie-Michèle Giguère, Thomas Dupont-Buist, Caroline R. Paquette, Paul Kawczak and Michel Nareau

Number 170, Summer 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88229ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Beaulieu, I., Giguère, M.-M., Dupont-Buist, T., Paquette, C. R., Kawczak, P. & Nareau, M. (2018). Review of [Roman et récit]. *Lettres québécoises*, (170), 27–35.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'amour meurtrier

Isabelle Beaulieu

Peu importe comment il se présente, le véritable amour est toujours meurtrier.

Le ton est donné dès le départ ; la première page décrit deux amants en plein climax. Réel ou fantasmé, le corps-à-corps s'invite à tout moment dans ce roman à la fois très onirique et charnel, car le texte dit l'ultime besoin de prendre et d'être touché pour admettre la matérialité des choses.

Il y a assurément un souffle durassien chez Martyne Rondeau, marqué par la nature absolue des phrases entêtées. Peu importe où l'on se trouve dans l'histoire, il y a nécessairement un destin en train de se sceller devant nous. « Il se passe quelque chose d'important ; votre visage et surtout vos yeux me donnent envie de ne plus attendre », dit la femme à l'homme qu'elle vient de rencontrer.

Une rencontre

Elle travaille au Jet Lite, un bar d'aéroport d'une ville indéterminée. Elle est témoin des départs, des mondes en partance, des mouvements incessants qui agitent les uns et les autres, tandis qu'elle reste là, en perpétuel décalage par rapport à ce qui se joue autour. On pressent chez elle une faille immense qui sera expliquée un peu plus tard dans le texte (mais dont la raison importe peu finalement). Puis, un homme s'assoit et commande un verre. Tout bascule, une dépendance instantanée s'installe. « Au-dessus d'un sourcil, sa ride m'hypnotise. Je le sais immédiatement, il pourra tout me demander. » Il y a aussi quelque chose de *Passion simple* d'Annie Ernaux dans cet univers où la démesure fait partie du fondement ordinaire des choses.

L'homme attend un avion qui, maintenant que son père est mort, l'amènera loin de sa mère et de son amour contrôlant. Pour le libérer de ce qui l'entrave, la serveuse fomentera avec lui le meurtre de la mère. Le désir est très près de la peur et son assouvissement ne peut se réaliser que dans la mort. « La femme a terriblement besoin de toucher pour croire ; ou de tuer, c'est la même chose. »

La narration est tantôt menée par la femme, tantôt par un témoin omniscient, alternant la blessure à vif et la reprise de souffle. Qu'on suive la voix de l'un ou de l'autre, les phrases sont courtes et prennent la forme de stances qui, même considérées isolément, se suffisent presque ; dans chaque phrase, un univers entier apparaît. « Si je pouvais, je m'assoirais dans ton œil. » Être (re)gardé dans le regard de quelqu'un d'autre pour consentir à sa propre existence. Il n'y a surtout pas de demi-mesure chez Rondeau.

Le refus des faux-semblants

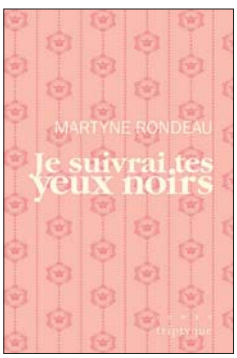
Dans cet amour absolu dont la femme s'empare comme d'une bouée, il y a l'envie d'aller contre le mensonge. Le personnage semble chérir sa brûlure, mais c'est par besoin d'authenticité profonde. « Dehors cache-cernes protecteur ; et dedans la mort grandissante. » Elle regrette que rien n'apparaisse sous son vrai jour, les véritables motifs des choses qui façonnent le monde sont sans cesse camouflés, dissimulés, étouffés, et pourtant, le besoin impératif d'être découverte, identifiée, reconnue est si grand. C'est pourquoi la femme en appelle à une mise à nu totale, s'empare de tout pour définir et fixer le contour des choses qui menacent constamment de lui échapper.

Le lecteur non plus n'est jamais certain de la réalité de ce qu'on lui propose : mise en scène savamment orchestrée ou chronique d'une folie annoncée ? « Je m'imagine souvent me mouvoir, souveraine, dans une fiction. » Dans un récit inventé, tout peut prendre la forme qu'il souhaite, impérieusement libre et légère, et l'histoire n'a jamais à négocier son existence puisque dans l'espace de l'imaginaire, tout est permis.

C'est d'ailleurs dans le « livre de Minuit », qu'elle a toujours à portée de main, que la protagoniste cerne sa propre identité. Ce livre est en fait *Emily L.* de Marguerite Duras, aux Éditions de Minuit, et c'est grâce à ce personnage de roman que la femme imaginée par Rondeau arrivera à survivre. Comme Emily, la fille du Jet Lite habite un mystère où l'amour n'arrive jamais tout à fait à se vivre, empêché par des forces irrésolues. Mais l'héroïne de Duras a l'avantage d'être écrite, circonscrite dans une histoire, si bien que quand la serveuse – automate d'un espace en transit – sent qu'elle perd pied jusqu'à douter de sa propre réalité, elle n'a qu'à sortir le livre de Duras pour trouver la preuve de sa tangibilité. En même temps, en atténuant les pointes acérées du réel, le roman la protège.

Revenir de loin

Le chemin poétique de Rondeau assume ses extrêmes qui ne sont en fait que la part sans fard de nous-mêmes. Si la brûlure est pugnace et traverse tout le récit, elle n'inspire pas la complaisance. La souffrance se tient debout toute seule, vraie, présente, sans attendre qu'on la plaigne, mais cherchant à tout prix à se défaire d'elle-même. Tissé de magnifiques phrases sur lesquelles on aurait envie de se reposer, ce roman s'impose comme un objet exquisément différent. Au-delà de l'histoire racontée, il pourrait être un livre d'aphorismes qu'on parcourt au hasard, subjugué par la force imagée de certains passages ; un missel qu'on ne tient jamais loin et qu'à l'instar du personnage féminin on ressort en guise de consolation. « Traverser l'effondrement en tenant dans mes bras mes os : lumière dans la nuit. » En acceptant le voyage infernal de la peur, du désir et de la mort, qui sait si on ne se retrouvera pas transfiguré par la lumière ?◆



☆☆☆☆
Martyne Rondeau
Je suivrai tes yeux noirs
Montréal, Triptyque
2018, 192 p., 22,95 $

Des femmes assassinées

Marie-Michèle Giguère

On le réalise de plus en plus : on devrait se souvenir des noms des victimes plutôt que de ceux des assassins. Grâce au plus récent livre de François Blais, on n'oubliera jamais celui de Mélanie Cabay.

J'ai longtemps regardé de haut les médias qui faisaient la part belle aux faits divers qui, pensais-je, ne nous apprennent rien de la société dans laquelle on vit. Puis les femmes autochtones assassinées, toutes les autres disparues ; les féminicides trop couramment nommés « drames conjugaux ». Un jour j'ai compris que lesdits « faits divers », lorsqu'ils s'accumulent, racontent plutôt les penchants sombres de notre société, qu'ils en disent peut-être plus sur ce que nous sommes que ce que l'on voudrait bien admettre, collectivement. Alors quand, en 2018, François Blais consacre un livre à Mélanie Cabay, assassinée en 1994 et dont le crime n'a jamais été résolu, c'est un peu à tout ça qu'il fait écho.

1994

L'année 1994 est celle du génocide rwandais, du décès de Kurt Cobain et du meurtre par O. J. Simpson de sa compagne. L'année où « *The Sign*, du groupe suédois pop Ace of Base, [est] couronnée chanson la plus populaire de l'année par Billboard » ; où la série *4 et demi…* prend l'antenne pour la première fois.

C'est aussi l'année où François Blais, en sabbatique après un an en traduction à l'Université Laval, « écrivait des petites histoires idiotes qu'[il] conservai[t] dans un cartable gris » et jouait à *Final Fantasy III* sur sa console NES : « À l'été 1994, je réfléchissais à un tas de choses, mais certainement pas à ce que je voulais faire de ma vie. J'avais déjà secrètement décidé que je ne ferais rien du tout. »

Cet été-là, donc, dans le journal du 25 juin 1994, une photo attire l'attention du jeune homme : une fille de dix-neuf ans, Mélanie Cabay, est disparue dans le quartier Ahuntsic. Elle sera découverte à Mascouche le 5 juillet : « Couchée sur le ventre, nue à l'exception des chaussettes, elle était partiellement enfouie sous un tas de bardeaux. » Son meurtrier, lui, ne sera jamais retrouvé.

Une ressemblance avec des gens qu'on connaît, la proximité géographique : pour toutes sortes de raisons, certains drames, certaines victimes, se gravent dans notre mémoire pour longtemps. Pour François Blais, cette personne-là, c'est Mélanie Cabay : « L'image de Mélanie Cabay m'est sans cesse revenue à l'esprit, de loin en loin, au cours du dernier quart de siècle. J'ai longtemps espéré ouvrir le journal et lire le gros titre suivant : "L'assassin de Mélanie Cabay arrêté". »

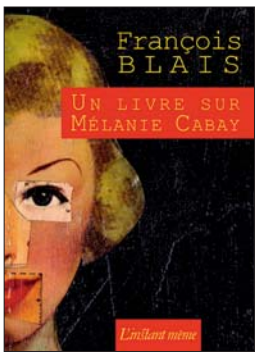
Un livre sur Mélanie Cabay est une œuvre hybride mais pas éparpillée, disparate mais magnifiquement cohérente : elle retrace l'effort de l'auteur pour brosser un portrait de la courte vie de la jeune femme, elle jette un regard lucide et détaillé sur le microcosme amical qui se déployait autour de François Blais à l'été 1994 ; et l'auteur enquête, comme il peut, sur l'identité du meurtrier de la jeune femme, parce que « les journalistes et les simples amateurs de faits divers raffolent des théories unificatrices pour expliquer les meurtres non résolus ». Blais sait tourner en dérision ses travers lorsqu'il parle de lui, puis tout de suite après, faire preuve de beaucoup de dignité lorsqu'il raconte l'histoire de la victime. Le livre soulève des tas de questions auxquelles il n'offre pas de réponse, mais que l'écrivain explore de manière honnête : « Qui a tué Mélanie Cabay ? Comment pourrais-je le savoir ? Je ne suis qu'un épais avec une connexion Internet. »

Après avoir exploré plusieurs genres dont le roman épistolaire, la biographie, le journal, François Blais offre ici son œuvre la plus personnelle. L'auteur n'est vraiment pas avare de détails : les noms de ses amis, de ses blondes, ce qu'il volait à l'étalage pour se payer une entrée au cinéma, ce qu'il écoutait, lisait, tout est minutieusement consigné. Pourtant, cette incursion naturaliste dans les sous-sols des jeunes adultes de Grand-Mère raconte une histoire plus grande que lui, celle de tous les drames qui passionnent les populations quelques jours ou semaines avant de tomber dans l'amnésie collective.

Une écriture singulière

> *Si tu étais morte six fois à la seconde en Afrique au lieu de mourir une seule fois à Ahuntsic, si tu avais été huit cent mille Tutsis plutôt qu'une petite blanche de la classe moyenne, ce sont des types du calibre de Gil Courtemanche ou Jean-Christophe Ruffin qui écriraient des livres sur toi, Cabay. Des gars des ligues majeures. Tu vas dire que ça te fait une belle jambe et je suis d'accord : il aurait été préférable que tu ne meures pas du tout et que jamais personne n'écrive de livre sur toi.*

La modestie de François Blais nous éloigne ici de la vérité. Parce que son écriture directe, sans fioritures, un peu baveuse parfois, juste assez détachée, fait désormais partie des voix contemporaines qui se distinguent. Mieux, avec ce récit si personnel, il prend part à une grande discussion collective aussi essentielle que douloureuse, y ajoutant sa singularité, nécessaire. Des semaines après avoir refermé le livre, celui-ci m'habite encore. Et si je n'ai aucun souvenir de ces événements de 1994 je sais désormais que je me souviendrai toujours, moi aussi, de Mélanie Cabay.◆



☆☆☆☆
François Blais
Un livre sur Mélanie Cabay
Québec, L'Instant même
2018, 128 p., 19,95 $

Se réconcilier avec soi

Marie-Michèle Giguère

S'affronter soi-même, ne plus vouloir disparaître. C'est le défi qui attend une jeune femme suicidaire lorsqu'elle accepte, par dépit et lassitude, de traiter ses dépendances.

Dopamine, le premier roman de Jeanne Dompierre, est le troisième titre de la collection dirigée par Stéphane Dompierre « La Shop » (Québec Amérique), qui avait fait une entrée remarquée en librairie en 2016 avec le très beau *À l'abri des hommes et des choses* de Stéphanie Boulay.

Huit semaines dans un centre de désintoxication. C'est le temps qu'il faudra à une jeune adulte pour se reconstruire juste assez afin d'affronter de nouveau le monde qui l'entoure après une tentative de suicide.

Anorexique et toxicomane, elle devra accepter de se nourrir et cesser de consommer, tout en faisant le deuil de sa mort ratée ; mais surtout, réapprendre à vivre, doucement, malgré les exercices qu'elle juge ridicules, les intervenants qu'elle trouve mièvres, les habitudes du lieu qu'elle estime risibles.

Bien qu'elle vienne d'un milieu beaucoup plus confortable que celui dont sont issus plusieurs de ses compagnons de thérapie, elle a, à vingt et un ans, démissionné de la vie. Un des intérêts du roman est de retracer comment on en arrive, si jeune, à ne plus croire en rien.

Dans cet endroit monotone où tout est contrôlé, à sa plus grande surprise, elle commence tranquillement à regagner le goût d'elle-même : « Tu décides qu'à défaut de trouver le courage de t'enfuir, tu trouveras celui de te venger du monstre. Tu acceptes de jouer le jeu. Tu es prête à te laisser reprogrammer. »

Tête-à-tête avec le mal de vivre

En plus des séances de groupe, la jeune femme voit une médecin, un thérapeute. Ils établissent qu'elle souffre d'un trouble de personnalité limite, un diagnostic auquel elle se résigne :

> *Grâce au pot-pourri pharmaceutique qui t'assomme avec l'efficacité d'un coup de pelle quotidien, tu as de toute façon l'impression d'en faire le deuil, de ta personnalité. Tu ne comprends pas comment tu es censée travailler sur tes foutues émotions si tu as cessé de ressentir quoi que ce soit.*

Jeanne Dompierre a choisi de construire ce premier roman à la deuxième personne du singulier. Le procédé ne crée pas de distance, bien au contraire : le lecteur accède ainsi avec une grande acuité aux émotions contradictoires et complexes du personnage principal. Ce point de vue permet au narrateur omniscient de tout nommer, sans la censure et les enjolivements qui viennent avec le discours intérieur, comme une amie sans *bullshit,* un psychologue qui aurait perdu ses bonnes manières, un alter ego tout puissant : « L'angoisse t'envahit aussitôt, tu fais non de la tête, tu ne peux pas, tu ne veux pas, tu ne dois pas manger. Surtout pas ça. Le trou dans ton ventre, c'est tout ce qu'il te reste de la mort qu'on t'a volée, ils n'ont pas le droit de le remplir de force. »

Entre quatre murs

Dopamine s'amorce sur un huis clos, au centre de désintoxication. Puis, au fur et à mesure que la patiente prend du mieux, le récit emmène le lecteur dans des moments clés du passé de la jeune femme, puis à l'extérieur du centre, lorsque des droits de sortie sont finalement acquis.

À plusieurs égards, *Dopamine* rappelle le premier roman d'Olivia Tapiero, *Les murs,* qui avait remporté le prix Robert-Cliche en 2009 avec une histoire similaire : l'hospitalisation, à la suite d'une tentative de suicide, d'une jeune femme dont on ignorait aussi le prénom. Et dans les deux romans, il y a un « monstre » : le personnage de Tapiero nommait ainsi, avec une majuscule pour sa part, l'humanité intérieure qui rebutait son personnage alors que l'antihéroïne de *Dopamine* décrit grâce à ce mot – monstre – la part d'elle-même qui a anéanti l'enfant qu'elle était :

> *Un matin, tu t'es levée du lit et l'enfant studieuse que tu avais été n'était plus là. C'est un monstre qui avait pris sa place, une créature hideuse qui, désormais, te dévorerait de l'intérieur, se nourrirait de ton cœur, de ta chair. L'enfant, pourtant, n'était pas morte. Au fond, tu t'en doutais, elle serait toujours bien vivante, même sous le joug du monstre. Parfois, tu l'entendais crier à l'intérieur de toi, les rares jours où le monstre se taisait un peu. Son cri résonnait faiblement, comme emprisonné derrière une épaisse vitre, et tu avais appris à l'ignorer avec le temps.*

Les murs était aussi beau qu'étouffant. *Dopamine* a pour sa part quelque chose de plus ancré dans le réel, le concret. Il est plus lumineux aussi. Là où *Les murs* diffusait une atmosphère suffocante, où l'avenir de la protagoniste semblait sans issue, le roman de Jeanne Dompierre laisse entrevoir la vie après les excès et le mal de vivre. Il le fait d'une voix juste, qui mérite tout à fait sa place elle aussi.◆

☆☆☆
Jeanne Dompierre
Dopamine
Montréal, Québec Amérique
2018, 160 p., 22,95 $

Élargir sournoisement le champ de l'acceptable

Thomas Dupont-Buist

Après une échappée dans ce qu'Olivier Kemeid appelait très justement « les ruines rouges du siècle », les pérégrinations de Frédérick Lavoie l'ont mené au royaume utopique et déclinant du Commandante Fidel.

Jamais à court d'idées rocambolesques pour faire originalement état du réel, Lavoie s'attarde cette fois-ci au célèbre Georges Orwell qui de sa tombe a appâté le journaliste à Cuba en lui chuchotant depuis le fascicule « soporifique » d'une maison d'édition étatique une nouvelle étonnante.

> *Quelqu'un, quelque part dans les structures opaques d'une dictature où, justement, on manipule l'information et où l'on pratique la surveillance de masse et la répression politique et sociale, avait eu l'idée pour la moins curieuse d'autoriser la parution du plus célèbre roman antitotalitaire du XX^e siècle.*

L'énigme et son époque

Ce roman, véritable classique dystopique, c'est *1984*. Winston, fonctionnaire du Parti, s'y interroge sur le régime totalitaire dans lequel lui et ses compatriotes évoluent depuis si longtemps qu'il leur paraît impossible de se souvenir de l'avant ou d'imaginer l'après. Plusieurs motifs de cet ouvrage sont désormais si célèbres qu'ils en sont venus à nourrir l'imaginaire collectif et le langage commun (novlangue, Big Brother, 1+1 = 5, etc.).

Or, dans un régime tristement célèbre pour la façon dont il contrôle et altère l'information qui parvient à ses citoyens, on imagine mal les autorités ne pas se rendre compte que « [...] tout lecteur cubain saur[a] inévitablement faire des parallèles entre les deux sociétés », écrit l'auteur. Dans le but de résoudre cet intrigant mystère, Lavoie fera trois voyages à Cuba (y passant au total près de deux mois en 2016 et 2017), tâchant au passage de « raconter une époque alors qu'elle défile encore et qu'on ignore ce qui précisément marquera sa fin et même ce qui sera considéré comme son début [...] ».

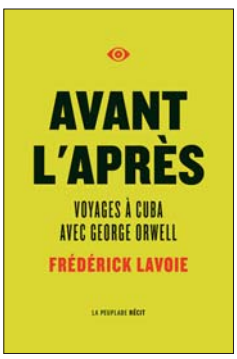
Cartographier le chaos des opinions

Lire Lavoie, c'est avant tout aller à la rencontre de l'ailleurs et des autres comme peu d'entre nous osent réellement le faire hors de leurs cercles sociaux, des classes qui œuvrent à nous séparer et des préjugés qui nous enferment. Calepin en main, il arpente les terrains humains, cartographie le chaos des opinions, des désirs et des déceptions. L'approche n'a rien de démographique ou de sociologique, elle est centrée sur ce que la perspicacité peut tirer d'un simple tableau quand elle prend le temps de le fixer assez longtemps et d'aux autres esquisses le comparer. D'un peintre, on dirait la pureté de la ligne, de l'écrivain on loue la justesse de la formule, le courage de refuser la complaisance sans pour autant rechercher à tout prix le confort du retrait. On voit défiler dans l'atelier de la réalité une foule hétérogène parmi laquelle des journalistes retraités, des bricoleurs de réseaux clandestins, des médecins ultra spécialisés et des éditeurs comme M. Diaz.

> *Daniel Diaz n'a pas du tout les airs ni les méthodes d'un va-t-en-guerre de la liberté d'impression.* [...] *Les mots ne se bousculent jamais pour sortir de sa bouche. Il sait les laisser mûrir entre deux bouffées de cigarette et ne libérer que ceux qui ont du sens.*

Dans la lignée ce que l'on appelle la non-fiction, Lavoie se place aux côtés des auteurs américains (Joan Didion, Gay Talese, Nathaniel Rich, etc.) que publie depuis des années la revue française *Feuilleton,* racontant le réel en exploitant différents registres et en faisant la part belle aux images évocatrices et aux effets de style. Plus près ici de la forme essayistique que dans ses précédentes œuvres, l'auteur propose une aventure au cœur des idées, emporté par les travaux non romanesques d'Orwell, sa vie digne d'un roman et les remous de l'Histoire. Rapidement, quelque chose de l'ordre de l'enquête s'installe entre des passages poétiques, théâtraux et factuels.

Le prétexte du *1984* cubain amène le journaliste à questionner l'ensemble de la société cubaine de même que la nôtre, sur la fabrication tant du futur que du passé pour qui contrôle le présent. Qu'arrivera-t-il à Cuba et à son interminable révolution, à ces nombreuses portes qu'hier encore on croyait verrouillées et qui aujourd'hui s'entrebâillent par la fin de l'interminable embargo américain ? Bien malin qui saurait prévoir l'avenir d'une nation entière, plus sage encore celui qui comme Lavoie contrecarre les plans du temps en préservant les fragments divergeant des récits officiels que recèlent les archives, en empêchant que leur souvenir s'estompe et que s'effritent « les dernières preuves de leur existence ». ◆



☆☆☆☆

Frédérick Lavoie

Avant l'après. Voyages à Cuba avec Georges Orwell

Saguenay, La Peuplade

2018, 448 p., 27,95 $

Se caresser l'identité

Caroline R. Paquette

Dans *Les querelleurs,* France Théoret met en scène un fascinant duel entre un auteur et son éditeur. Au passage, elle égratigne les hommes épris de leur propre histoire.

Un éditeur, Victor Gill, s'apprête à lancer une collection de poche, dans laquelle il publiera des classiques de la littérature québécoise. Un écrivain, Claude Lanthier, accepte d'y voir apparaître *Le batailleur,* l'œuvre qui lui a ouvert les portes de l'élite intellectuelle, dans les années 1960. Tous deux sont « dans la force de l'âge » ; ils siègent sur leurs certitudes comme des rois sur leur trône. Après tout, ils ont vraisemblablement « libéré la société ». Après tout, ils ont fait l'histoire.

C'est là que la leur, d'histoire, se corse. Après avoir signé le contrat et réécrit son chef-d'œuvre – « Nouvelle édition définitive, revue, corrigée, augmentée et remaniée », spécifie-t-il sur son manuscrit –, Claude Lanthier décide de ne pas endosser cette nouvelle version. Il retient les épreuves chez lui, au grand dam de l'éditeur, qui finit par aller de l'avant avec la publication. Un long procès s'ensuivra, étalé sur quinze ans.

Le mythe avant tout

Sur trame de fond judiciaire, c'est à une démonstration exemplaire de la mégalomanie de certains hommes, dans le milieu littéraire (et en dehors), que nous convie France Théoret. D'autres romans, comme le flamboyant *Catastrophes* de Pierre Samson, ont bien présenté des éditeurs histrioniques et des auteurs pompeux, mais ils donnaient souvent dans la caricature. Ici, le trait se révèle plus fin. Taillé dans une prose exigeante, le point de vue se montre lucide plutôt que ludique. C'est que l'absurdité n'a pas besoin d'être amplifiée ; elle naît dans les affirmations (certes risibles) d'hommes convaincus de leur singularité, et trouve écho chez les lectrices qui en ont vu passer.

« Je suis un homme distingué, mesuré, qui a de la personnalité, ce qui n'est pas commun parmi mes contemporains », prétend l'éditeur, qui cultive « la passion de son identité ». Dix ans après la mise en demeure initiale, il se mesure à un adversaire affaibli – la réputation de Claude Lanthier a perdu des plumes –, mais non moins certain de sa supériorité. N'a-t-il pas écrit « le roman emblématique » de cette époque faste de la Révolution tranquille ? N'a-t-il pas été « un médium, un catalyseur » du changement ? Chacun soigne sa posture, qui est aussi essentielle que les idéaux sont faillibles : la préservation du mythe vaut bien une petite entorse à la vertu. À cet égard, l'éditeur fait l'objet de passages particulièrement savoureux. « Victor Gill vit de son image, de l'identité sociale qu'il s'est donnée. Le procès met en jeu ce qu'il est. S'il discourt sur la nécessité de soutenir les écrivains, tel qu'il envisage son engagement, cette fois, il est debout, prêt à se défendre contre l'un d'eux. »

Image. Identité sociale. Tout est là.

Où sont les femmes ?

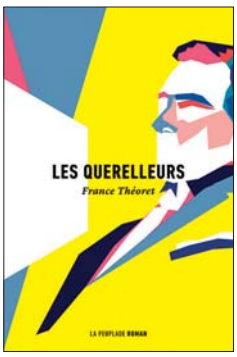
On nous pardonnera cet intertitre peu original mais de circonstance : ardente militante féministe, France Théoret a toujours placé les femmes au cœur de ses œuvres – romans, essais ou recueils de poésie. Or, les pages des *Querelleurs* sont surtout accaparées par quatre hommes (les principaux intéressés et leurs avocats). De leur côté, les femmes y prennent la forme de compagnes discrètes ou de souvenirs, quand elles ne sont pas carrément mortes – quelle ironie que ce passage où l'éditeur choisit, « par féminisme », une avocate pour le représenter, avocate dont on nous annonce le décès quinze lignes plus loin.

Si cette absence en dit beaucoup, l'autrice ne s'arrête pas là dans son observation des rapports de pouvoir qui traversent, entre autres, l'institution littéraire. Les extraits les plus choquants – représentatifs de l'entêtement lumineux qui caractérise son œuvre – demeurent ceux où lesdites femmes sont évoquées. Notons encore le ton posé, mais implacable, qui donne toute sa force au roman :

> [Victor Gill] *ne cache rien à sa compagne. Elle approuve ce qu'il dit sur l'objet du procès. Il ne supporterait pas qu'il en soit autrement. Un appui moral est vital lorsqu'il lutte pour sa survie.* […] *Il exige qu'elle dise bonsoir, bonne nuit, il n'accepterait pas qu'elle oublie. N'empêche qu'elle dérange, ce qu'il ne manque pas de souligner d'une voix essoufflée.*

Il est fascinant de voir comment le « féminisme » des personnages masculins s'effondre dès que leur hégémonie menace d'être entaillée. Les femmes doivent participer à l'érection de leur monument, charrier les pierres, les polir pour qu'elles brillent dans le firmament de ceux qui auront *laissé leur trace.* « Elle s'occupait des tâches domestiques, de ma correspondance, de mes rendez-vous, lisait mes manuscrits avec soin, tapait et retapait mes différentes versions », dit quant à lui Claude Lanthier à propos de son ancienne compagne. Ce que l'on constate ici, c'est l'insidieuse propension de certains intellectuels à enfoncer le clou du sexisme, malgré des idéaux progressistes.

C'est aussi l'absolue nécessité d'une parole telle que celle de France Théoret, qui depuis quarante ans gratte sous la surface pour exhiber, sans peur, des réalités qui dérangent.◆



☆☆☆☆
France Théoret
Les querelleurs
Saguenay, La Peuplade
2018, 152 p., 20,95 $

Toi derrière

Caroline R. Paquette

Bon chien, c'est un corps lourd de rêves échoués ; une ballerine qui danse sur ses cicatrices, une lente autodestruction racontée avec finesse, malgré quelques passages trop appuyés.

Ils étaient déjà là, les germes d'une escalade toxique vers la soumission, le corps poussé à bout, sans égard à ses limites ni à ses désirs. En effet, pas grand-chose ne sépare l'enfant solitaire, rompue aux comparaisons désavantageuses, de la préadolescente qui vit sa première humiliation à l'école de ballet, le jour de l'audition. « Tu étais inadéquate dans ta façon même de te tenir, dans ta façon d'être en attendant le début de la classe », remarque la protagoniste de *Bon chien,* avec un recul qui n'autorise visiblement aucune indulgence. Pour elle, ce moment marque la mort de l'insouciance ; or, on a envie de dire qu'elle était morte depuis longtemps.

C'est quand l'engrenage psychologique est en construction que l'autrice écrit ses lignes les plus fortes.

C'est dans chaque os et chaque muscle de son corps que le personnage créé par Sarah Desrosiers ressent le décalage avec les autres. Ici, une hanche qui grince ; là, une épaule trop crispée. L'aspirante ballerine, dont les sept années à l'école nous sont racontées par fragments, souffre de multiples « problèmes rédhibitoires ». Elle ne doit sa présence entre ces murs sacrés qu'à sa vaillance – et aucun membre du personnel ne se privera de lui rappeler son manque de talent. Elle-même est habitée d'une honte abyssale, qui l'amène à accueillir, voire à désirer la souffrance, une « offrande aux pieds de [s]es maîtres ». Sa psyché se déploie d'ailleurs si finement dans l'aliénation qu'on en vient à se demander ce qui, de cet environnement malsain, appartient à la réalité, et ce qui s'inscrit plutôt dans une forme de projection.

Mais revenons au corps. Ce corps dont plusieurs autrices cette saison se sont employées à tracer les contours, tout en guettant son reflet dans l'œil des autres ; ce corps honni chez Lynda Dion (*Grosse*, Hamac), morcelé chez Catherine Voyer-Léger (*Prendre corps*, La Peuplade), appréhendé dans sa différence par rapport à ce qu'il *devrait* être ; ce corps, donc, qui prend toute la place dans ce premier roman de Sarah Desrosiers, alors qu'il pourrait se faufiler dans le plus timide interstice. « Tu restais cloîtrée dans ta tête et dans tes obsessions, ton univers se limitait à l'École, à ton corps, à ton corps dans l'École. » Même lorsqu'elle entre en collision avec le vrai monde – dans le métro, lors d'une fête entre amis –, l'adolescente rêve d'être transparente, sans relief, comme cette vieille tunique sur son cintre. « Tout était une question de lignes. »

On ne change pas

D'autres chapitres se consacrent à la vie adulte de l'ancienne ballerine, recluse dans une cabane en forêt avec son compagnon Loup, dont on soupçonne la violence, et une chienne noire. Celle qui se proclame guérie de son obéissance maladive n'en finit plus de nous prouver le contraire. Non seulement elle s'astreint à une routine des plus rigides (par exemple, elle lit consciencieusement chaque article du journal, sans oublier les mots croisés), mais elle fait montre d'une inquiétante docilité devant Loup : « Nous ne sommes pas indispensables, mais il aime notre présence, il aime tendre le bras et nous sentir là, prêtes à recevoir une caresse », explique-t-elle, incluant la chienne dans ce « nous ». Impossible de ne pas faire le lien avec ce passage stupéfiant où un professeur de l'école de ballet lui tapote la tête, « Bonne fille ». Du reste, c'est quand l'engrenage psychologique est en construction que l'autrice écrit ses lignes les plus fortes. Cet enchevêtrement du présent avec le passé, appuyant lourdement sur les effets à long terme du conditionnement – vocabulaire canin à l'appui, du « collier » aux yeux d'« épagneul perdu » –, demeure peu convaincant.

« Jamais ton cœur ne serait atteint »

On entre à l'école de ballet comme on entre en religion, glisse-t-on au début du roman. La comparaison s'avère intéressante entre ces deux institutions où le plaisir du corps relève du péché et où la contrainte dicte le rythme des journées. Pour l'apprentie ballerine, le corps demeure un outil de travail, un « produit en cours de fabrication ». Rien n'illustre mieux cette robotisation que l'anonymat, habilement construit par l'autrice, dans lequel elle s'isole ; en effet, elle se soustrait progressivement à ses consœurs, à ses amis, à ses parents, sous la recommandation insistante de l'école. Elle finit par perdre son identité, voire le contact avec sa propre chair. Une dissociation qui culmine dans cette scène affligeante où elle « fait l'amour » : « Tu maîtrisais tout à fait ton personnage, tu le portais comme une armure, absolument hermétique à ce qui se passait, à l'inconnu, à la chaleur de son corps. Jamais ton cœur ne serait atteint. »

Parce qu'elle a joué toute sa vie au plus sournois des jeux – s'adaptant à toutes les règles dans un besoin criant d'être aimée –, son corps lui refuse désormais ce pour quoi il est fait : entrer en contact avec les autres, sans filet.◆

☆☆☆
Sarah Desrosiers
Bon chien
Québec, Hamac
2018, 200 p., 19,95 $

Mayonnaise sino-britannique

Paul Kawczak

XieXie propose le récit d'un triangle érotique et amoureux dans la Chine des années 1930 entre un couple d'Anglais et leur domestique chinoise.

Nous sommes en 1934, Raymond Vaughn prend la tête de la Lloews Coal Mining Corporation of Liverpool à Guilin, dans le sud de la Chine. Pour s'occuper des tâches domestiques, il recrute à son service XieXie, une jeune cuisinière avec qui il entretient rapidement une liaison érotique. Sa jeune épouse, Rose Vaughn, vient les rejoindre quelques semaines plus tard et cède, à son tour, au charme de la discrète mais sensuelle XieXie. Plutôt que de provoquer l'éclatement du foyer, ce triangle amoureux le resserre et le couple britannique, qui ne peut avoir d'enfant, décide de faire porter leur enfant par XieXie. La guerre sino-japonaise éclate alors, les troupes nippones s'apprêtent à mettre Guilin à sac et les époux Vaughn doivent quitter précipitamment la Chine en y laissant leur amante et l'enfant à naître. Celui-ci, Qipin Charles, retrouvera Rose en Angleterre une vingtaine d'années plus tard.

Michelle Deshaie revient, avec ce roman, sur une période particulièrement intéressante de la Chine moderne. Après l'effondrement de l'empire des Qing en 1912, la Chine affaiblie est en plusieurs endroits dominée par l'Occident. On a pu parler à ce sujet de *semi-colonisation*. Durant les années 1930, pendant lesquelles ont lieu les amours des Vaughn et de XieXie, les troupes nationalistes de Tchang Kaï-chek s'opposent aux communistes de Mao Zedong établis dans la République soviétique chinoise du Jiangxi fondée en 1931 avec l'appui de l'URSS. On pense notamment, en ouvrant *XieXie*, aux *Conquérants* de Malraux, qui prend pour décor cette guerre civile méconnue du public occidental. C'est avec plaisir donc que l'on s'immisce dans cette période que fait revivre Michelle Deshaie, historienne de formation et dont il s'agit ici du premier roman.

Plum-pudding

Ce plaisir serait durable s'il n'était entaché de quelques petits soucis d'écriture. Deux difficultés en particulier alourdissent un peu cette aventure amoureuse : l'artificialité des dialogues et la superficialité de la psychologie des personnages.

Ainsi, la lectrice ou le lecteur éprouve une certaine incompréhension lorsque Qipin Charles conclut ce qui sera peut-être son seul entretien – qui semble durer à peine dix minutes – avec Rose, celle qui devait être sa mère vingt-trois ans plus tôt par cette phrase :

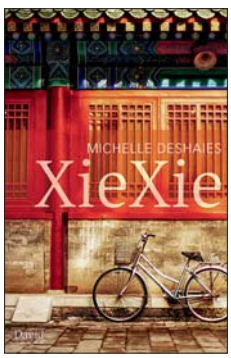
> *Je vous remercie de votre accueil chaleureux. Je suis heureux d'avoir pu parler de ma mère avec vous tout comme de mon pays souffrant. J'accorderai maintenant toute mon attention à cette Hailebury School of Mines au Canada qui annonce pour moi un bel avenir.*

N'aurions-nous pas pu avoir un petit peu plus de sentiment, de développement, de naturel ? Et que penser de cet Anglais dont l'essentiel de la psychologie tient en cette phrase qu'il déclare à l'occasion d'un souper : « Alors Rose, il y a si longtemps que je n'ai goûté au plum-pudding. J'en rêve comme à la douceur humide du sexe d'une jeune Chinoise. » Déroutante également est l'attitude de Rose, dont il est dit qu'elle est la nièce d'une « Anglaise célibataire qui avait enseigné toute sa vie en aidant les jeunes à vivre le plus librement possible » et qui, « un matin », décide subitement de « changer de cap » et d'épouser Raymond « si peu intéressant à côtoyer et à embrasser ».

Arrivée en Chine après un long voyage, venue rejoindre ce mari qu'elle ne semble pas aimer, Rose lui déclare, tout simplement : « Quelle belle occasion tu m'offres de connaître cet environnement ! » Étonnante Rose. XieXie, qui ne parle que très peu anglais, reste plus mystérieuse, plus sensuelle et est de loin le personnage le mieux réussi, offrant au roman quelques petits moments de grâce : « Elle avait aussi sommeil et elle alla s'étendre au fond du jardin sous le gros arbre, sans honte et sans souffrance. » Il semblerait ainsi que *XieXie* aurait gagné à ce que ses personnages s'expriment moins.

Mayonnaise

Trop court peut-être, alourdi par ces dialogues peu naturels, le roman laisse qui le lit sur sa faim. Est-ce érotique, historique, psychologique ? Les trois à la fois ? Aucune piste pourtant ne semble aboutir. L'image qui décrit le mieux l'ouvrage est à chercher dans le livre lui-même : XieXie est une excellente cuisinière, « habill[ant] d'épices, viandes, légumes et poissons », et elle transmet son savoir à son fils, Qipin Charles, lui enseignant « les mesures de la cuisine, le chaud, le froid, le sucré, le salé, le doux, l'amer » tant et si bien qu'à douze ans il « préparai[t] déjà un repas complet », à l'exception de la mayonnaise, qu'il n'a jamais réussi à faire prendre. « Ma mère battait la mayonnaise. Elle m'a montré la méthode, mais pour moi, la mayonnaise a toujours tourné », peut-on lire. Ainsi, Qipin Charles, de sa mère, possède tous les secrets des cuisines orientales et occidentales, mais rate toujours sa mayonnaise : la sauce ne prend pas. La recette de Michelle Deshaies aurait pu être bonne, mais la sauce n'a pas pris.◆



☆☆
Michelle Deshaie
XieXie
Ottawa, Éditions David
2018, 174 p., 22,95 $

Des lieux lestés de mémoire

Michel Nareau

Une femme revient à Montréal pour autoriser le débranchement fatal de sa mère et se remémore son enfance pour repousser, anticiper et contrecarrer le deuil.

Dans *Quelques lieux de Constance,* Catherine Lavarenne explore les méandres de l'attachement. Qu'est-ce que le lien filial ? Qu'est-ce qui nous attache aux êtres et aux choses de notre enfance ? Comment en sortir ? Comment renouer avec le passé ? Ce premier roman nuancé, sensible, mais qui butine trop de fleurs, s'organise autour d'une musicienne toujours sur la route aux États-Unis, Constance, de retour vingt ans plus tard, anxieuse, attentive et avec une conscience aiguë d'être déplacée, auprès de sa mère adoptive, hospitalisée et plongée dans un coma dont elle ne se remettra pas. Constance doit renouer avec son frère Sébastien pour signer les papiers autorisant le débranchement définitif.

Le récit tient dans cette période de latence entre l'arrivée et la signature, où les failles du passé s'ouvrent à nouveau, où la fuite, stratégie usuelle, n'est plus possible. L'écriture, qui se joue de l'ellipse, des images de l'intime, des photos comme des cartes postales opaques, construit, pas à pas, doucement, la trame de Constance. La mort de sa mère Madeleine comme un éclairage diffracté sur la jeunesse d'une femme solitaire, attirée par les départs.

Une structure défaillante

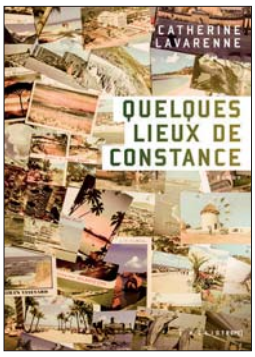
Le roman est structuré en trois parties, qui chacune insiste sur une dimension différente de l'anamnèse de Constance. D'abord, c'est à un repérage spatial que celle-ci occupe son temps, en parcourant les lieux significatifs de sa famille. De l'aéroport à l'hôpital en passant par la maison familiale, elle va affronter ses démons, comprendre le rôle de cette mère adoptive et de Sébastien, ami du primaire qui a tôt été choisi comme frère. Les lieux de mémoire parcourus la ramènent à sa mère biologique, Mitsy, chanteuse anglophone un peu fantasque, à ses recherches à l'adolescence pour la retrouver, à cette fuite éperdue dans l'État de New York pour cerner sa perte. Une telle errance a pour effet de différer ce qu'elle était venue faire à Montréal et la deuxième partie s'attarde sur ce délai volontaire, alors que Constance tisse des liens saugrenus mais forts avec une patiente inconnue qui lui permettra de raconter son histoire, ses désirs non avoués, ses gestes honteux.

Cette seconde partie capte un état de confidence généralisé à l'hôpital, une espèce de solidarité endeuillée, une sororité de la maladie, et c'est la partie la plus forte du roman, même si elle brouille la trame jusqu'alors exposée et la rend un peu caduque, parce qu'elle excentre les enjeux de la mort et de la famille. La troisième partie, axée sur Mitsy et sa collection de cartes postales expédiées par ses amants de passage, insiste sur la dérive familiale, sur la sensation de glissement qui est au cœur du regard de la musicienne.

Récit d'hôpital qui réussit à éviter, comme *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal, les clichés de la médecine déshumanisante et des questions éthiques associées aux traitements de fin de vie, le roman de Lavarenne parvient à faire de ces chambres quelconques des espaces de dialogues, de confidences léguées précisément à des inconnues pour se libérer du poids de la mémoire. L'hôpital devient une chambre d'échos, où se répercutent des mémoires croisées, des correspondances entre les trajectoires individuelles, des images figées comme des cartes postales dont on aurait égaré la clé interprétative ou le souvenir de l'expéditeur. Le récit en perd certes sa cohérence, mais il gagne en humanité. La route de Constance vers la mort de Madeleine est alors jalonnée par le regard singulier de plusieurs malades, sensibles à ses hésitations, à son écoute et à ses confessions. Il est toutefois dommage que le personnage de Constance se délite un peu dans ce portrait, surtout habile à présenter Arielle et madame Padoie, deux vieilles femmes malades qui partagent une chambre fréquentée par la nomade.

Une histoire qui fugue

Si ce sentiment d'inconsistance – alors que le nom de la protagoniste devrait évoquer au contraire une certaine stabilité – se fait sentir, c'est que la relation actuelle à la mère adoptive et au frère est ravalée par le jeu sur la mémoire de l'enfance, si bien que celui-ci devient moins clair à mesure que la relation avec ses familles échappe à Constance. Et cela ne l'aide pas non plus à régler la question des origines. Constance ne se résigne pas à signer le document ; elle repousse le moment, fréquente des patientes inconnues, sans mettre les mots sur ce qu'elle éprouve vis-à-vis de sa mère, dont la maladie devient alors davantage un prétexte pour revenir sur les lieux de l'enfance qu'un événement chargé de sens. Même si Lavarenne sait décrire les menues sensations éprouvées, même si elle a une capacité à faire surgir des images claires, un sentiment de perte accompagne le lecteur dans cette construction tripartite qui atténue constamment la trame principale, jusqu'à une conclusion bancale et décevante.◆



☆☆

Catherine Lavarenne

Quelques lieux de Constance

Montréal, Héliotrope

2018, 168 p., 21,95 $